

HISTOIRE D'UNE DÉCOUVERTE

Par Antoine Faivre

*en hommage reconnaissant
à Madame Marie-José de Turckheim,
qui la rendue possible*

VOICI PLUSIEURS ANNÉES DÉJÀ, *RENAISSANCE TRADITIONNELLE* éditait quelques lettres tirées du Fonds maçonnique Bernard de Turckheim, découvert en 1967. Le besoin d'une édition savante qui rassemblerait tout l'ensemble se faisant sentir de plus en plus, la Direction a entrepris de lui consacrer deux volumes. L'un – celui-ci – porte sur les divers documents de type Rituels, Instructions, etc. ; l'autre portera sur les correspondances.

Invité à raconter ici comment il avait été découvert, je le fais d'autant plus volontiers que jusqu'ici cette histoire n'avait fait l'objet d'aucune publication.

Nommé, en 1965, attaché de recherches au C.N.R.S., je consacrais une partie de mes recherches à l'Illuminisme maçonnique de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le Fonds Jean-Baptiste Willermoz, conservé à la Bibliothèque municipale de Lyon, m'offrait maintes richesses. Son contenu me poussait aussi à m'interroger sur l'existence possible de fonds de proximité, point encore exhumés. En l'occurrence, je pensais à l'intérêt que présenteraient des archives ayant appartenu à Bernard de Turckheim, véritable pendant, à Strasbourg, de Willermoz à Lyon pour ce qui concerne l'histoire du Régime Écossais Rectifié dans les années 1770/1780. Aussi m'étais-je mis pendant quelques mois, sans succès, en quête d'une descendance de ce personnage, en approchant successivement diverses personnes répondant au nom « de Türckheim ».

Je commençais à perdre espoir lorsqu'un beau jour d'octobre 1967 mon père me proposa de l'accompagner au mariage, célébré à Châlons-sur-Marne, de la fille d'un de ses bons amis. Je lui dis d'abord que je n'y tenais guère, craignant de m'y ennuyer, mais devant son insistance je finis par accepter. Bien m'en prit. En effet, au déjeuner je me trouvais assis à côté d'une charmante jeune femme dont j'avais déjà fait la connaissance chez des amis quelques mois auparavant, que je n'avais pas revue depuis et qui m'apprit qu'elle venait elle-même de se marier et s'appelait maintenant M^{me} Marie-José de Turckheim/Gilbert. Je ne pus me retenir de l'entretenir de ma quête. Elle m'apprit alors que « l'oncle Bernard » – en l'occurrence, un baron Bernard de Turckheim –, parent de son époux et déjà âgé, demeurant dans son manoir de Dachstein, près de Strasbourg, possédait peut-être des documents susceptibles de

m'intéresser. Bien plus, elle m'invita à venir passer dans sa propre famille un long week-end – à Truttenhausen, près de Strasbourg aussi –, et m'assura qu'elle m'introduirait auprès de ce Monsieur.

Je me rendis donc à Truttenhausen, y fus accueilli le plus agréablement du monde par Marie-José de Turckheim et son époux et, au cours de mon séjour, allai me présenter un après-midi à Dachstein chez « l'oncle Bernard » qui, dûment prévenu, me reçut fort courtoisement. Il m'introduisit dans un couloir dont un mur était parcouru d'une galerie de portraits rangés selon un ordre chronologique, sur plusieurs siècles, et m'informa qu'il s'agissait de ses ancêtres directs. Parmi ceux-ci je reconnus Lili Schönemann qui, après avoir été tant aimée de Goethe, épousa le banquier strasbourgeois Bernard de Turckheim, celui-là même qui faisait l'objet de ma recherche. « L'oncle Bernard » était son descendant direct. Je pensai alors avoir, cette fois, frappé à la bonne porte.

Je commençai à déchanter lorsque le baron, pendant l'entretien que nous eûmes ensuite dans son bureau, me prévint qu'il ne possédait malheureusement pas de documents du XVIII^e siècle. Il tira néanmoins d'un tiroir deux lettres originales de Goethe. J'en reconnus une, que je reconnus pour l'avoir déjà vue publiée, et quelques jours plus tard je constatai que l'autre l'avait été elle aussi. La nuit commençait à tomber, le temps venait pour moi de me retirer. Il me raccompagna jusqu'à la grille, je sortis, il la referma. À travers la grille qui maintenant nous séparait, je le remerciai encore, et c'est alors qu'il me demanda : « Est-ce que vous vous intéressez aux Cahiers de doléances ? Il y en a dans la cave ». Je me gardai de lui dire que n'étant pas moi-même un historien de la Révolution, mieux vaudrait qu'il s'adressât à quelque collègue, et fis mine de manifester un intérêt assez vif. Cela l'incita à ouvrir la grille qu'il avait fermée un instant auparavant, et à me faire entrer de nouveau chez lui.

Pour nous rendre dans la cave, il se munit de chandelles, tandis que son épouse maugréait, craignant qu'il ne se fatiguât et prît froid. Nous descendîmes de nombreuses marches, au bout desquelles il m'introduisit dans un réduit où, à la lumière de ces chandelles, nous nous plaçâmes en face d'une pile de grandes boîtes noires en bois solide. Nous ouvrîmes la première qui se présentait. Elle était remplie de Cahiers de doléances. Il voulut bien me laisser ouvrir la boîte posée au-dessous. Elle ne contenait guère que des documents d'intendance de la même époque, relatifs au domaine. Il m'informa alors que les boîtes posées au-dessous n'avaient, à sa connaissance, pas été ouvertes depuis le congrès de Vienne. Cela ne pouvait qu'aiguïser ma curiosité et il consentit à l'ouverture de la première de celles-ci, dans laquelle je vis s'exhiber en grande quantité des lettres de Willermoz, de bien d'autres correspondants de celui-ci et de Bernard de Turckheim, ainsi que maints documents maçonniques. Le trésor dont j'avais soupçonné l'existence se trouvait là.

Comme il n'était évidemment pas question de m'y plonger sur le champ, je demandai au baron s'il accepterait que je revienne accompagné d'un collègue afin de procéder à un inventaire et de faire des photocopies. Il eut spontanément la générosité de donner son accord. Aussi ai-je, dès le lendemain, alerté Jules Keller, professeur agrégé d'allemand,